



## PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Danila Comastri Montanari**

Titre : ***Spes, ultima dea***

ISBN : **2-264-04288-5**

N°**3972**

Prix : **7,30 €**

Par Jupiter ! En cet été caniculaire de l'an 46 après J.-C., la tranquillité du sénateur romain le plus séduisant de la capitale impériale, Publius Aurélius Statius, semble bien compromise ! Non seulement ce richissime épicurien, qui avait jusque-là préservé jalousement son célibat, se voit poussé au mariage avec une jeune veuve aussi belle que glaciale, mais en plus quelqu'un souhaite sa mort ! Un des rejetons d'une des plus célèbres familles de Rome a d'ailleurs été assassiné à sa place et c'est bien sûr Aurélius qui est chargé par l'empereur et ses collègues de la Curie de mener l'enquête. Avec l'aide de l'incontournable Pomponia, matrone éclairée, reine des racontars, potins et secrets d'alcôve et du roublard Castor, passé maître dans l'art de collecter les informations et d'extorquer de l'argent à son maître, le perspicace Aurélius devra déjouer les pièges les plus perfides pour percer ce mystère et rester en vie...

---

## CHAPITRE PREMIER

*Rome, an 799 ab Urbe condita  
(an 46, été)*

*Douzième jour avant les calendes de juin*

La grande *domus* était richement décorée pour le banquet donné par le nouveau consul. Certes, Paulus Métronius n'occuperait cette prestigieuse charge que pendant quelques mois au lieu de l'année prescrite, puisque l'empereur Claude, qui détenait celle de second consul, se voyait obligé de contenter un grand nombre de candidats. Cependant, cela ne diminuait en rien l'honneur convoité, ni la somptuosité de la cérémonie. Et de fait, les verges et la hache des faisceaux licteurs trônaient déjà dans l'atrium de Métronius, symbole antique d'un pouvoir qui, en réalité, ne revenait plus aux consuls désormais, mais bien à l'empereur.

« Publius Aurélius Stadius, sénateur de Rome ! » annoncèrent les nomenclateurs d'une voix de stentor, et Aurélius, revêtu de l'habit curial – toge et tunique ornées du laticlave, *calcei* noirs à *lunula* d'ivoire –, pénétra dans le vestibule.

Aussitôt, une élégante matrone abandonna le groupe des invités pour le rejoindre en faisant ondoyer à chaque pas ses boucles blondes rassemblées en une coiffure assez recherchée. Encore jeune et très séduisante, estima le sénateur, qui admirait ses mouvements gracieux, presque affectés, son regard malicieux, son visage fin, sa bouche savamment soulignée par un fard écarlate.

« Ave, Publius Aurélius ! Je suis Corellia, la femme du consul. Je désirais depuis longtemps faire ta connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Par les dieux, ne pas décevoir la première dame de Rome constitue une grande responsabilité ! plaisanta le patricien en espérant que personne ne rapporterait ses propos à l'impératrice Messaline, la véritable maîtresse de la Ville.

— En vérité, aucune femme convenable n'oserait relater en public ce qu'on murmure à ton sujet...

— Raison de plus pour me montrer à la hauteur de tes attentes, noble Corellia.

— Impertinent ! » le gourmanda la matrone, qui poussa un petit rire satisfait avant de se glisser dans le vestibule pour accueillir d'autres invités.

Amusé, Aurélius la regarda minauder avec les hommes, en particulier avec ceux qui pouvaient être utiles à la carrière de son époux. C'est ainsi que Lentulus, un vieux sénateur de la faction la plus conservatrice, se gagna une caresse langoureuse sur le crâne, tandis que l'édile Postumus, beaucoup moins introduit dans les palais du pouvoir, dut se contenter d'un sourire charmeur. Toutefois Corellia eut, pour chacun, des battements de cils, un murmure rauque ou un regard lourd de sous-entendus.

Une attirance réciproque étant née entre la maîtresse de maison et lui, le patricien décida d'en profiter sans tarder, d'autant plus que l'absence de Pomponia, sa vigilante amie, lui laissait le champ libre...

C'est alors qu'il s'entendit interpeller : « Publius Aurélius Stadius, je t'ai enfin trouvé ! J'ai un service à te demander ! »

L'homme qui le tirait par un pan de sa toge, grand et mince, était doté de traits réguliers. Son sourire spontané, ses yeux bleus, ses cheveux épais et sa frange frisée au *calamistrum* lui valaient la sympathie immédiate de ses interlocuteurs, surtout ceux de sexe féminin.

« Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, Antonius Félix ! s'exclama Aurélius, feignant d'oublier que son vieil ami avait disparu le jour même où il devait lui rembourser une grosse somme d'argent.

— Oui, les affaires...

— On m'a dit que Marcus Valérius a, lui aussi, regagné Rome après sa campagne triomphale en Orient. J'espère le retrouver ce soir. Ainsi, nous pourrions organiser une soirée en souvenir du bon vieux temps, ajouta le sénateur qui repensait aux trois jeunes gens prometteurs, désireux de vivre leur vie jusqu'au bout, qu'ils étaient vingt ans plus tôt.

— Comme nous nous sommes amusés, à l'époque !... Des nuits entières à hanter les auberges et à courir les femmes ! Mais demain j'ai un rendez-vous important, rétorqua Antonius, l'air charmeur.

— Une occasion à ne pas rater, sans doute... commenta le patricien, qui éprouvait une certaine gêne à voir un descendant du grand Marc Antoine s'abaisser au rang d'intermédiaire pour des hommes d'affaires sans scrupules.

— Le moment que j'attendais est arrivé. Je sens que je vais enfin réussir... »

Aurélius acquiesça en réprimant un mouvement d'impatience : la vie d'Antonius était ponctuée de fabuleuses opportunités ratées, d'instant magiques que seule la mauvaise fortune l'avait empêché de saisir.

« Hélas, mon cher Aurélius, mes fonds sont bloqués, car je les ai investis dans des biens immobiliers... »

L'excuse habituelle pour quémander un prêt, songea le sénateur, bien décidé à ne pas céder. Félix lui devait déjà une somme importante, qu'il ne lui rembourserait jamais. Il répondit donc : « Moi non plus, je n'ai pas de capitaux disponibles en ce moment. Pourquoi ne t'adresses-tu pas à ton frère ? Il ne te refusera pas un service de ce genre, j'en suis certain », dit-il en indiquant un petit homme d'âge mûr, sanglé dans une toge étriquée et passée de mode depuis deux décennies. L'individu en question portait le surnom de Tocullus – « riche » et « avare » en latin ancien –, dont l'avait affublé son demi-frère noble et désargenté : il lui allait comme un gant.

« Ce pingre ! Tu parles ! grogna Félix, incapable de masquer sa déception. Tu sais bien qu'il me déteste ! »

Les deux Antonii, se rappela Aurélius, ne se ressemblaient guère. Si Félix était beau, gaillard et de bonne compagnie, Tocullus, petit, disgracieux et plus âgé de dix-sept ans, se montrait brusque et irritant. Félix descendait par sa mère des célèbres Cornélii, tandis que Tocullus était le fruit illégitime d'une liaison de son père avec une affranchie. Avant de mourir, le vieil aristocrate l'avait toutefois reconnu et élevé au rang d'héritier, partageant en deux parts égales la maigre fortune d'une lignée certes illustre mais peu solvable. Au fil des ans, l'héritage du noble Félix s'était évanoui en dépenses insensées, alors que celui de l'aîné, investi dans le commerce d'objets précieux, avait crû au point de se transformer en l'une des plus grosses fortunes de Rome.

Fort de son grand nom, Antonius avait épousé la fille d'un riche chevalier, mais la dot de son épouse n'ayant pas suffi à rembourser ses dettes, le jeune homme en avait été réduit à vivre chez son frère, privé, qui plus est, de la rente nécessaire pour entrer au Sénat et occuper le siège de son père. Un siège qui – ironie du sort – serait attribué au mesquin mais très riche Tocullus, dont de nombreux sénateurs étaient depuis longtemps débiteurs...

« Lui, un petit-fils d'esclave, portera le *laticlavus* alors que je n'ai même pas pu accéder à l'ordre équestre, moi qui ai dans les veines le sang des Cornélii et des Metelli ! se plaignait justement Félix, au comble de la consternation. Mais les choses vont changer grâce à l'occasion dont je te parle, tu verras ! Si tu ne peux pas du tout m'aider, prête-moi au moins ta litière, afin que je puisse me présenter dignement à mes associés. Et si jamais tu disposais d'un beau manteau et d'une toge élégante, une de ces toges amples qui sont aujourd'hui en vogue... Au fond, nous avons la même taille !

— Va voir mon intendant et dis-lui de te donner ce dont tu as besoin », coupa court le patricien, impatient de se libérer de ce gourmand ami pour mieux se rapprocher de la belle Corellia.

Dès que l'importun eut tourné les talons, un rire malveillant retentit dans le dos d'Aurélius.

« Quelle somme mon frère a-t-il réussi à t'extorquer cette fois ? interrogea Tocullus.

— Tu te trompes, il me parlait d'une nouvelle comédie, répondit froidement le sénateur, qui répugnait à critiquer ses amis. J'imagine que tu ne l'as pas vue... les billets valent une fortune !

— J'y ai assisté hier soir », rétorqua l'homme avec fierté avant d'exhiber la plaque en bronze, flambant neuve, des sénateurs, qui donnait droit à une place réservée aux premiers rangs du théâtre de Marcellus.

Ainsi, Tocullus avait été admis parmi les pères conscrits, au même titre que les membres des familles les plus illustres de Rome, songea Aurélius tout en s'installant sur un triclinium rembourré. Au moins, la conquête du laticlave l'obligerait à se faire confectionner une toge plus riche...

Au même instant, le maître de maison versa quelques gouttes de vin sur le sol et invoqua les dieux, après quoi le banquet put commencer. On servit les plats de la *gustatio* : huîtres, moules, escargots nourris aux herbes aromatiques, olives de Grèce et pain du Picenum, le tout accompagné de roquette à l'ail.

Publius Aurélius mangea les hors-d'œuvre de bon appétit sans cesser de contempler l'aimable Corellia, qui, allongée près du consul, s'offrait généreusement à la vue des convives.

« On murmure que la femme de Métronius a une liaison avec le flamme de Jupiter », glissa à côté de lui la mûre Domitilla, qui disputait à Pomponia le titre de matrone la plus informée de Rome. Le sénateur, auquel la longue fréquentation de sa commère d'amie avait appris l'importance des médisances, dressa l'oreille.

« Tu as vu la toge de Tocullus ? demanda un autre invité. Je suis prêt à jurer qu'il a ressorti celle que son père portait aux comices il y a cinquante ans. Seul un pingre de son espèce peut se hasarder à pénétrer chez le consul attifé de la sorte ! »

Les domestiques apportèrent des rôtis, tandis que surgissaient au milieu du grand *oecus* les danseuses de Gadès, qui égaièrent le banquet au son des crotales et des tambours. Le sénateur adressa un compliment distrait à Domitilla. C'est alors qu'on lui caressa le bras.

« Si tu n'arrêtes pas de monopoliser les dames, Aurélius, les autres convives ne me pardonneront pas de t'avoir invité », feignit de le réprimander Corellia, qui s'agrippa à lui et l'entraîna.

La terrible commère, qui flairait une histoire piquante, s'apprêtait à leur emboîter le pas quand un *triclinarius* trébucha devant la table, renversant sur sa *palla* en soie le contenu d'une jatte de miel.

« Puisses-tu excuser ma maladresse, *kyria* ! » s'exclama-t-il. Aurélius sourit : il avait reconnu l'accent alexandrin de son secrétaire, accouru promptement à son secours. Un instant plus tard, il arpentait le péristyle en compagnie de la première dame de Rome, s'interrogeant sur la meilleure façon de l'aborder.

« Hé, voici notre cher Valérius, enfin ! » s'écria-t-il soudain. Le général était apparu dans l'atrium, au bras d'une femme sculpturale, dont on ne distinguait que la masse de cheveux noirs, noués en chignon sur la nuque. Valérius n'avait pas beaucoup changé au cours des deux dernières années, constata le patricien : mêmes yeux enfoncés et inquiets, même mâchoire autoritaire, même façon de courber les épaules, comme s'il demandait pardon de sa grande taille.

Le général le rejoignit sans tarder. « Que de temps a passé, Aurélius ! dit-il, ému.

— Tu reviens auréolé de gloire. On murmure que tu obtiendras l'ovation... le triomphe est désormais réservé à l'empereur !

— Si tu savais les histoires que j'ai à te raconter... Mais pas ici, pas en public. Voyons-nous en tête à tête un de ces jours ! »

C'est alors que son accompagnatrice se retourna, révélant un profil pur, des sourcils épais au trait décidé, ainsi qu'un front large et fier. Un frisson secoua Publius Aurélius, comme s'il avait vu un fantôme. Mais déjà le couple avait été englouti par la foule.

Impatiente, Corellia le tira par un pan de sa toge.

« J'ai quelque chose à te montrer, Aurélius. Mon mari, qui te sait connaisseur en art, m'a priée de te soumettre, afin que tu l'évalues, un petit bronze étrusque qu'un antiquaire des *Saepta lulia* lui a proposé, annonça-t-elle d'un ton badin en menant le sénateur dans une partie de la *domus* où la musique des flûtes et le vacarme de la fête ne leur parvenaient plus qu'atténués.

Elle entrouvrit la porte marquetée du *tablinum* et précéda son invité. La pièce était faiblement éclairée par la lueur des flambeaux, qui filtrait à travers les jours du bois. Corellia avait tout juste parcouru quelques pas qu'elle s'effondrait en étouffant un cri. Aurélius se précipita à son secours.

« T'es-tu fait mal ? » Il releva la matrone et remarqua qu'elle s'attardait dans ses bras plus qu'il n'était nécessaire.

*Ars amandi*, troisième partie, songea-t-il, lui qui connaissait par cœur le célèbre manuel de séduction d'Ovide, le *praeceptor lascivi amoris* devenu l'auteur le plus lu de Rome. Et il murmura sans une hésitation :

« Demain. À la cinquième heure, devant le temple d'Esculape sur l'île Tibérine. Une litière anonyme t'y attendra. Mes porteurs sauront où te conduire.

— Je ne comprends pas.

— Tu as très bien compris, répliqua le patricien, sûr de son fait.

— Quel grossier personnage ! » s'exclama Corellia en s'écartant de lui.

Au même instant, la voix agitée de Paulus Métronius retentit dans le couloir : « Corellia, tu es là ? »

Aurélius se réfugia en toute hâte derrière une tenture, tandis que la matrone rejoignait son époux.

« Accorde-moi un instant pour changer de robe *cenatoria*, Paulus. Celle-ci est déjà trempée...

— Je t'en prie, ma chère... À propos, saurais-tu où s'est fourré le sénateur Staius ? J'ai besoin de lui parler.

— Je l'ai vu dans le triclinium d'été, entouré de matrones.

— Montre-toi aimable avec lui, car c'est un homme puissant. Mais garde tes distances. Il est connu pour ses mœurs relâchées, il risquerait de se méprendre sur ta politesse.

— Ne t'inquiète pas, j'y veillerai », répondit Corellia avant d'indiquer au patricien un couloir secondaire qui lui permettrait de s'éclipser.

Un instant plus tard, Publius Aurélius regagnait la salle principale et se faufilait dans un groupe de matrones couvertes de bijoux. C'est là que Métronius le surprit.

« J'aimerais échanger quelques mots avec toi, Aurélius, lui dit-il. Peux-tu me suivre ? »

Les deux hommes étaient assis à une grande table de marbre noir, sur laquelle reposaient de nombreux rouleaux de papyrus.

« Si mes calculs sont bons, Publius Aurélius, tu as maintenant quarante-trois ans », commença le consul, abordant un sujet que le sénateur préférait éviter.

De fait, celui-ci crut bon de préciser : « Pas encore révolus.

— Tu ne t'es marié qu'une seule fois, alors que tu avais un peu plus de vingt ans, avec une femme plus âgée que toi qui en était à ses troisièmes noces...

— Elle ne portait pas encore le *flammeum* quand nous avons commencé à nous chamailler, l'interrompit d'un ton sec Aurélius, qui n'aimait pas évoquer son court mariage avec Flaminia.

— Tu vis donc depuis longtemps dans des conditions tristes et inconfortables... »

Le sénateur, qui appréciait son existence de riche épicurien – une existence égayée par ses livres, ses domestiques, ses amis et un grand nombre de belles femmes –, lança au consul un regard stupéfait.

« Comme tu le sais, les aristocrates qui refusent de se marier ne sont pas bien vus au Palais... renchérit Paulus Métronius.

— Je paie un lourd impôt sur le célibat afin de jouir de ce privilège.

— Pourquoi gaspilles-tu autant d'argent, alors que tu pourrais vivre avec une compagne agréable ?

— Je ne me sens pas seul, Métronius. Près de cent cinquante esclaves vivent sous mon toit.

— Soit... mais qui t'épaule dans l'adversité, qui te réconforte dans les moments difficiles ? »

Le patricien fut secoué par un frisson : il commençait à deviner où son interlocuteur voulait en venir. C'est pourquoi il jugea bon de s'expliquer :

« Mettons les choses au clair. Je n'ai nul besoin d'une épouse.

— Veux-tu dire par là que celles des autres te suffisent ? s'exclama le consul avec un air de complicité masculine qui ne plut guère au sénateur. La femme de ton confrère Lentulus, la noble Lollia Antonina... ah, j'oubliais presque la jeune épouse du banquier Corvinus... » continua l'homme en abattant la main sur son épaule.

Et bientôt celle du consul en charge, ajouta en son for intérieur Aurélius, maintenant amusé.

« Quoiqu'il en soit, Paulus Métronius, c'est non. Rien à faire.

— Pas même s'il s'agissait d'une femme élégante, cultivée, apparentée par sa mère avec la famille impériale ? Je parle de ma nièce, Gaia Valéria, qui, comme tu le sais, vient de perdre son mari.

— La sœur du général Marcus Valérius Caepio ? » Rassuré, Aurélius comprit qui était le fantôme qu'il croyait avoir vu un peu plus tôt. « Est-elle au courant de cette affaire ?

— Je ne vois pas pour quelle raison elle devrait s'y opposer. Tu es un excellent parti... Alors, que dois-je répondre au général ?

— Invente une excuse, dis-lui que je suis amoureux d'une autre femme.

— Gaia Valéria serait pour toi une épouse à l'ancienne mode, prête à passer sur la beauté des servantes et à supporter la présence d'hétaïres sous son toit, à jouer

l'indifférente quand son mari courtise d'autres femmes en public... Réfléchis donc, Staius. Par son style et son éducation, elle te laisserait toute liberté d'action. Gaia Valéria est la discrétion même, elle parle parfaitement le grec et le latin, connaît les classiques, est considérée comme une poétesse de talent. En outre, elle est très belle.

— Bien, rappelle-lui que je suis, pour ma part, arrogant, antipathique et que j'ai mauvais caractère ! Dis-lui que je bois comme un trou, que je fréquente la racaille, que je séduis toutes les femmes que je rencontre, que je vis avec une multitude d'esclaves irrespectueux qui se feraient un devoir de la tourmenter du matin jusqu'au soir.

— Par les dieux du ciel ! Et pourquoi donc ? insista le consul sans dissimuler sa déception.

— Parce que je ne veux pas... » Je ne veux pas et je ne peux pas, pensa le patricien. « Je l'expliquerai moi-même à Valérius, nous sommes d'excellents amis. Je m'étonne que, me connaissant, il ait fait une pareille proposition.

— Tu commets une erreur, Publius Aurélius. J'étais, moi aussi, farouchement hostile au mariage avant de rencontrer Corellia. À présent, je suis un homme heureux, même s'il me faut filer droit : ma femme cultive des principes pour le moins rigides en matière de fidélité conjugale ! »

Aurélius se dit que le consul se trompait. Au reste, il lui suffisait d'attendre le lendemain pour en avoir confirmation.